

Le Briquet

Un soldat marchait sur la route : un-deux ! un-deux ! Un sac au dos, un sabre au côté ; il revenait de la guerre chez lui. Sur la route, il rencontra une vieille sorcière — laide, répugnante : sa lèvre inférieure lui pendait jusqu'à la poitrine.

— Bonjour, mon brave ! dit-elle. Quelle belle sabre tu as ! Et quel grand sac ! Voilà un fier soldat ! Eh bien, tu vas recevoir de l'argent autant que ton cœur le désirera.

— Merci, vieille sorcière ! dit le soldat.

— Vois-tu là-bas ce vieil arbre ? dit la sorcière en montrant un arbre qui se trouvait non loin. Il est creux à l'intérieur. Grimpe dessus, il y aura un trou, et tu descendras dedans, tout au fond ! Mais avant, je t'attacherai avec une corde autour de la taille, tu m'appelleras, et je te remonterai.

— Pourquoi dois-je monter là-dedans ? demanda le soldat.

— Pour de l'argent ! dit la sorcière. Sache que lorsque tu seras arrivé tout au fond, tu verras un grand passage souterrain ; plus d'une centaine de lampes y brûlent, et il y fait tout à fait clair. Tu verras trois portes ; tu peux les ouvrir, les clés dépassent à l'extérieur. Entre dans la première chambre ; au milieu de la chambre, tu verras un grand coffre, et dessus un chien : ses yeux sont comme des tasses à thé ! Mais n'aie pas peur ! Je te donnerai mon tablier bleu à carreaux, étends-le par terre, puis approche-toi vivement et attrape le chien, pose-le sur le tablier, ouvre le coffre et prends-y de l'argent tant que tu voudras. Dans ce coffre, il n'y a que des pièces de cuivre ; si tu veux de l'argent, va dans l'autre chambre ; là se trouve un chien aux yeux grands comme des roues de moulin ! Mais n'aie pas peur : pose-le sur le tablier et prends-toi de l'argent. Et si tu le souhaites, tu pourras aussi obtenir de l'or, autant que tu pourras en emporter ; rends-toi seulement dans la troisième chambre. Mais le chien qui se trouve là, assis sur un coffre en bois, a des yeux — chacun grand comme une tour ronde. Quel chien ! Méchant à l'extrême ! Mais n'aie pas peur d'elle : pose-la sur mon tablier, et elle ne te touchera pas, tandis que tu prendras de l'or autant que tu voudras !

— Cela ne serait pas mal ! dit le soldat. Mais que me demanderas-tu en échange, vieille sorcière ? Car tu dois bien avoir besoin de quelque chose de ma part ?

— Je ne te prendrai pas un sou ! dit la sorcière. Apporte-moi seulement un vieux briquet, ma grand-mère l'a oublié là-bas lorsqu'elle y est descendue la dernière fois.

— Eh bien, attache-moi avec la corde ! ordonna le soldat.

— C'est fait ! dit la sorcière. Et voici mon tablier bleu à carreaux ! Le soldat grimpa sur l'arbre, descendit dans le trou et se retrouva, comme la sorcière l'avait dit, dans un grand passage où brûlaient des centaines de lampes.

Alors il ouvrit la première porte. Oh ! Là se tenait un chien aux yeux grands comme des tasses à thé, qui fixait le soldat.

— Quel gaillard ! dit le soldat, il posa le chien sur le tablier de la sorcière et remplit sa poche de pièces de cuivre, puis referma le coffre, remit le chien dessus et se rendit dans l'autre chambre. Aïe-aïe ! Là se tenait un chien aux yeux grands comme des roues de moulin.

— Inutile de me fixer ainsi, tes yeux vont te faire mal ! dit le soldat, et il posa le chien sur le tablier de la sorcière. Ayant vu dans le coffre une énorme pile d'argent, il jeta toutes les pièces de cuivre et remplit ses deux poches et son sac d'argent. Ensuite, le soldat alla dans la troisième chambre. Fi donc ! Les yeux de ce chien étaient ni plus ni moins deux tours rondes et tournaient exactement comme des roues.

— Mes respects ! dit le soldat en portant la main à son front. Un tel chien, il n'en avait jamais vu.

Il ne s'attarda pourtant pas longtemps à la regarder, mais la prit et la posa sur le tablier, puis ouvrit le coffre. Mon Dieu ! Combien il y avait d'or ici ! Il aurait pu acheter avec tout Copenhague, tous les cochons en sucre chez la marchande de friandises, tous les soldats de plomb, tous les chevaux de bois et tous les fouets du monde ! Il y en aurait eu pour tout ! Le soldat vida ses poches et son sac des pièces d'argent et remplit tellement ses poches, son sac, sa casquette et ses bottes d'or qu'il pouvait à peine bouger. Enfin, il avait de l'argent ! Il remit le chien sur le coffre, puis claqua la porte, leva la tête et cria :

— Tire-moi, vieille sorcière !

— As-tu pris le briquet ? demanda la sorcière.

— Ah diable, j'allais l'oublier ! dit le soldat, il retourna et prit le briquet.

La sorcière le hissa en haut, et il se retrouva de nouveau sur la route, sauf que maintenant ses poches, ses bottes, son sac et sa casquette étaient remplis d'or.

— Pourquoi veux-tu ce briquet ? demanda le soldat.

— Ce n'est pas ton affaire ! répondit la sorcière. Tu as reçu de l'argent, cela doit te suffire ! Allons, donne-moi le briquet !

— Pas question ! dit le soldat. Dis-moi immédiatement à quoi il te sert, sinon je dégaine mon sabre et je te coupe la tête.

— Je ne le dirai pas ! s'obstina la sorcière.

Le soldat prit son sabre et lui coupa la tête. La sorcière tomba morte, et lui noua tout l'argent dans son tablier, chargea le ballot sur son dos, glissa le briquet dans sa poche et marcha droit vers la ville.

La ville était magnifique ; le soldat s'arrêta dans l'auberge la plus chère, occupa les meilleures chambres et commanda tous ses plats préférés — car maintenant il était riche !

Le domestique qui cirait les chaussures des voyageurs fut étonné qu'un monsieur si riche ait de si mauvaises bottes, mais le soldat n'avait pas encore eu le temps d'en acheter de nouvelles. Pourtant, le lendemain, il s'acheta de bonnes bottes et de riches vêtements. Maintenant le soldat était devenu un vrai gentleman, et on lui raconta toutes les merveilles qu'il y avait ici, dans la ville, ainsi que le roi et sa charmante fille, la princesse.

— Comment pourrait-on la voir ? demanda le soldat.

— Cela est impossible ! lui dit-on. Elle habite dans un immense château de cuivre, derrière de hautes murailles avec des tours. Personne, sauf le roi lui-même, n'a le droit d'y entrer ou d'en sortir, car on a prêté au roi que sa fille épouserait un simple soldat, et les rois n'aiment pas cela !

« Comme j'aimerais la voir ! » pensa le soldat.

Mais qui le lui permettrait ?!

Dès lors, il mena joyeuse vie : il allait au théâtre, se promenait en calèche dans le jardin royal et aidait beaucoup les pauvres. Et il faisait bien : car il savait par expérience combien il est dur d'être sans un sou en poche ! Maintenant il était riche, s'habillait splendidement et s'était fait beaucoup d'amis ; tous l'appelaient un brave garçon, un vrai cavalier, et cela lui plaisait beaucoup. Ainsi il dépensait, dépensait sans cesse son argent, sans pouvoir en reprendre davantage, et il ne lui resta finalement que deux petites pièces ! Il dut déménager des belles chambres dans une minuscule mansarde juste sous le toit, nettoyer lui-même ses bottes et même les raccommoder ; aucun de ses amis ne venait le visiter, — c'était trop haut pour monter jusqu'à lui !

Un soir, le soldat était assis dans sa mansarde ; il faisait déjà tout à fait noir, et il se souvint du petit bout de chandelle dans le briquet qu'il avait pris dans le souterrain où la sorcière l'avait fait descendre. Le soldat sortit le briquet et le bout de chandelle, mais à peine eut-il frappé la pierre que la porte s'ouvrit toute grande, et devant lui apparut le chien aux yeux grands comme des tasses à thé, celui-là même qu'il avait vu dans le souterrain.

— Que désirez-vous, monsieur ? aboya-t-il.

— Quelle histoire ! dit le soldat. Ce briquet est donc une chose bien curieuse : je peux obtenir tout ce que je veux ! Hé toi, procure-moi de l'argent ! dit-il au chien. Une fois — il avait déjà disparu, deux fois — le voilà de retour, et dans sa gueule une grande bourse remplie de cuivre ! Alors le soldat comprit quelle merveilleuse chose il possédait avec ce briquet. Frappe-t-on une fois la pierre — apparaît le chien qui était assis sur le coffre aux pièces de cuivre ; frappe-t-on deux fois — apparaît celui qui était assis sur l'argent ; frappe-t-on trois fois — accourt le chien qui était assis sur l'or.

Le soldat déménagea de nouveau dans de belles chambres, commença à porter des habits élégants, et tous ses amis le reconnurent aussitôt et l'aimèrent énormément.

Alors il lui vint cette idée : « Comme c'est bête de ne pouvoir voir la princesse. On dit qu'elle est si belle, mais à quoi bon ? Elle passe sa vie enfermée dans un château de cuivre, derrière de hautes murailles avec des tours. Est-il donc impossible que je parvienne à la regarder ne serait-ce qu'un instant ? Voyons, où est mon briquet ? » Et il frappa la pierre une fois — à l'instant même, devant lui se tenait le chien aux yeux grands comme des tasses à thé.

— Il est vrai qu'il fait déjà nuit, dit le soldat. Mais j'ai une envie folle de voir la princesse, ne serait-ce qu'une minute !

Le chien sortit aussitôt, et le soldat n'eut pas le temps de reprendre ses esprits qu'il revint avec la princesse. La princesse était assise sur le dos du chien et dormait. Elle était d'une beauté miraculeuse ; chacun aurait immédiatement vu que c'était une vraie princesse, et le soldat ne put résister et l'embrassa, — car il était un brave guerrier, un vrai soldat.

Le chien rapporta la princesse, et lors du thé du matin, la princesse raconta au roi et à la reine quel songe étonnant elle avait fait cette nuit-là concernant un chien et un soldat : comme si elle avait chevauché un chien, et que le soldat l'avait embrassée.

— Quelle histoire ! dit la reine.

Et la nuit suivante, à

À la couche de la princesse, on avait placé une vieille dame d'honneur chargée de découvrir si c'était vraiment un songe ou quelque autre chose.

Et le soldat fut de nouveau pris d'une envie mortelle de voir la charmante princesse. Ainsi, durant la nuit, le chien reparut, saisit la princesse et s'élança à toute vitesse, mais la vieille dame d'honneur avait chaussé des bottes imperméables et se lança à leur poursuite. Voyant que le chien avait disparu avec la princesse dans une grande maison, la dame d'honneur pensa : « Maintenant je sais où les trouver ! » Elle prit un morceau de craie, traça une croix sur la porte de la maison et retourna chez elle dormir. Mais le chien, lorsqu'il ramena la princesse, aperçut cette croix, prit lui aussi un morceau de craie et barbouilla de croix toutes les portes de la ville. C'était habilement imaginé : désormais la dame d'honneur ne pouvait plus retrouver la bonne porte — partout blanchissaient des croix.

De grand matin, le roi, la reine, la vieille dame d'honneur et tous les officiers allèrent voir où la princesse s'était rendue durant la nuit.

— C'est par là ! dit le roi en apercevant la première porte marquée d'une croix.

— Non, c'est par là, mon petit mari ! répliqua la reine en remarquant une croix sur d'autres portes.

— Et ici aussi il y a une croix, et ici encore ! s'écrièrent les autres en voyant des croix sur toutes les portes. Alors tous comprirent qu'ils n'aboutiraient à rien.

Mais la reine était une femme avisée, qui savait faire autre chose que se promener en carrosse. Elle prit de grands ciseaux d'or, découpa en lambeaux une pièce d'étoffe de soie, cousit un tout petit sac fort joli, le remplit de menue graine de sarrasin, l'attacha au dos de la princesse, puis perça un trou dans le sac afin que la graine pût semer le chemin emprunté par la princesse.

La nuit venue, le chien reparut, installa la princesse sur son dos et la porta chez le soldat ; le soldat aimait tant la princesse qu'il commençait à regretter de n'être pas prince, tant il désirait l'épouser. Le chien ne remarqua point que la graine tombait derrière lui tout le long du chemin, depuis le palais jusqu'à la fenêtre du soldat, par où il sauta avec la princesse. Au matin, le roi et la reine surent aussitôt où la princesse s'était rendue, et l'on enferma le soldat en prison.

Comme il y faisait sombre et ennuyeux ! On l'y avait jeté en disant : « Demain matin, tu seras pendu ! » Il était bien triste d'entendre cela, et quant à son briquet, il l'avait oublié chez lui, à l'auberge.

Au matin, le soldat s'approcha de la petite fenêtre et se mit à regarder à travers les barreaux de fer dans la rue : le peuple affluait en foule hors de la ville pour voir pendre le soldat ; les tambours battaient, les régiments défilaient. Tous se hâtaient, couraient à perdre haleine. Un petit apprenti cordonnier, vêtu d'un tablier de cuir et de pantoufles, courait aussi. Il bondissait en sautillant, et l'une de ses pantoufles glissa de son pied pour aller frapper juste le mur contre lequel se tenait le soldat, regardant par la fenêtre.

— Hé toi, où cours-tu si vite ? dit le soldat au garçon. Sans moi, l'affaire ne se fera pas ! Or, si tu vas là où j'habitais chercher mon briquet, tu recevras quatre pièces. Mais dépêche-toi !

Le garçon n'était pas fâché d'obtenir quatre pièces ; il partit comme une flèche chercher le briquet, le remit au soldat et... Eh bien, écoutons la suite !

Hors de la ville, on avait dressé une immense potence ; autour se tenaient des soldats et des centaines de milliers de personnes. Le roi et la reine étaient assis sur un trône somptueux, juste en face des juges et de tout le conseil royal.

Le soldat se trouvait déjà sur l'échelle et l'on s'apprêtait à lui passer la corde au cou, mais il dit que, avant d'exécuter un criminel, on exauçait toujours l'un de ses souhaits. Or, lui désirait fort fumer une pipe, car ce serait sa dernière pipe en ce monde !

Le roi n'osa refuser cette demande, et le soldat tira son briquet. Il frappa le silex une fois, deux fois, trois fois — et voici que parurent devant lui les trois chiens : le chien aux yeux grands comme des tasses à thé, le chien aux yeux grands comme des roues de moulin, et le chien aux yeux grands comme une tour ronde.

— Allons, aidez-moi à me débarrasser de la corde ! ordonna le soldat.

Et les chiens se jetèrent sur les juges et sur tout le conseil royal : l'un par les jambes, l'autre par le nez, les envoyant en l'air à plusieurs toises, et tous tombaient et se brisaient en mille morceaux !

— Assez ! cria le roi, mais le plus grand des chiens le saisit, lui et la reine, et les lança en l'air à la suite des autres. Alors les soldats furent saisis de frayeur, et tout le peuple s'écria :

— Soldat, sois notre roi et prends pour épouse la belle princesse !

On installa le soldat dans le carrosse royal, et les trois chiens dansaient devant lui en criant « hurra ». Les gamins sifflaient en mettant leurs doigts dans leur bouche, les soldats présentaient les armes. La princesse sortit de son château de

cuiivre et devint reine, dont elle fut très contente. Le festin des noces dura toute une semaine ; les chiens aussi siégèrent à table et écarquillaient les yeux.